

MÉDITATIONS POUR UN CHEMIN DE CROIX

Église Sainte-Élisabeth-de-Hongrie à Paris, 18 mars 2016

P. Alexandre Siniakov

1^e station. Au jardin des Oliviers

Mt 26, 36-46 : Alors Jésus parvient avec eux à un domaine appelé Gethsémani et leur dit : « Restez ici, pendant que je m'en vais là-bas pour prier. » Il emmena Pierre, ainsi que Jacques et Jean, les deux fils de Zébédée, et il commença à ressentir tristesse et angoisse. Il leur dit alors : « Mon âme est triste à en mourir. Demeurez ici et veillez avec moi. » Il s'écarta un peu et tomba la face contre terre, en faisant cette prière : « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! Cependant, non pas comme je veux, mais comme tu veux. » Puis il revient vers ses disciples et les trouve endormis ; il dit à Pierre : « Ainsi, vous n'avez pas eu la force de veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, pour ne pas entrer en tentation ; l'esprit est ardent, mais la chair est faible. » Il retourna prier une deuxième fois : « Mon Père, si cette coupe ne peut passer sans que je la boive, que ta volonté soit faite ! » Revenu près des disciples, il les trouva endormis, car leurs yeux étaient lourds de sommeil. Il les laissa et retourna prier pour la troisième fois, répétant les mêmes paroles. Alors il revient vers les disciples et leur dit : « Désormais, vous pouvez dormir et vous reposer ! La voici toute proche, l'heure où le Fils de l'homme est livré aux mains des pécheurs ! Levez-vous ! Allons ! Le voici tout proche, celui qui me livre. »

*

Quelle consolation, frères et sœurs, de savoir que Pierre, Jean et Jacques ne se soient pas aussitôt endormis à Gethsémani ! Quelle grâce que Jésus soit resté assez proche d'eux pour qu'ils entendent son ultime prière et soient témoins de son angoisse ! Autrement, la première hérésie, apparue dans l'Église de Dieu, aurait sans doute triomphé : cette erreur mettait en cause non pas la divinité, mais l'humanité du Seigneur. Les Évangiles rendent témoignage à la réalité de l'incarnation du Fils de Dieu. La prière de Jésus dans le jardin des Oliviers ne laisse aucun doute : il était homme comme nous, il a tout partagé avec nous, même l'angoisse de la mort. Jean, un des témoins de la tristesse mortelle du Maître, a été marqué par la scène au point de présenter la confession de l'humanité du Christ comme critère de la foi authentique : « Voici comment vous reconnaîtrez l'Esprit de Dieu : tout esprit qui proclame que Jésus-Christ est venu dans la chair, celui-là est de Dieu. Tout esprit qui refuse de proclamer Jésus, celui-là n'est pas de Dieu » (1 Jn 4, 2-3). Si Jésus n'est pas homme, nous ne sommes pas Dieu. S'il n'a pas partagé nos doutes et nos peines, nous ne partagerons pas sa gloire. Mais Gethsémani montre que l'échange salutaire s'est fait : le Fils de Dieu a vraiment assumé nos tristesses pour nous faire participer à sa béatitude. Admirable communion de Dieu et de l'Homme ! Par elle nous sommes sauvés.

2^e station. La trahison de Juda

Mt 26, 47-56 : Jésus parlait encore, lorsque Judas, l'un des Douze, arriva, avec une grande foule armée d'épées et de bâtons, envoyée par les chefs des prêtres et les anciens du peuple. Le traître leur avait donné un signe : « Celui que j'embrasserai, c'est lui : arrêtez-le. » Aussitôt, s'approchant de Jésus, il lui dit : « Salut, Rabbi ! », et il l'embrassa. Jésus lui dit : « Mon ami, fais ta besogne. » Alors ils s'avancèrent, mirent la main sur Jésus et l'arrêtèrent. Un de ceux qui étaient avec Jésus,

portant la main à son épée, la tira, frappa le serviteur du grand prêtre et lui trancha l'oreille. Jésus lui dit : « Rentre ton épée, car tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée. Crois-tu que je ne puisse pas faire appel à mon Père, qui mettrait aussitôt à ma disposition plus de douze légions d'anges ? Mais alors, comment s'accompliraient les Écritures ? D'après elles, c'est ainsi que tout doit se passer. » A ce moment-là, Jésus dit aux foules : « Suis-je donc un bandit, pour que vous soyez venus m'arrêter avec des épées et des bâtons ? Chaque jour, j'étais assis dans le Temple où j'enseignais, et vous ne m'avez pas arrêté. Mais tout cela est arrivé pour que s'accomplissent les écrits des prophètes. » Alors les disciples l'abandonnèrent tous et s'enfuirent.

*

« Mon ami, fais ta besogne ». Le Seigneur laisse faire le traître. Il ne prive pas les malfaiteurs de la possibilité d'agir. Il aime et voudrait être aimé. Or l'amour existe seulement là où il y a liberté. Et là où il y a la liberté, il y a aussi la possibilité de choisir le mal. C'est l'effet secondaire inéluctable de la nature raisonnable, formée à l'image de Dieu.

Les onze autres disciples abandonnèrent le Maître et s'enfuirent. Ils eurent peur. Jésus ne leur en voulut pas. Il pardonna leur lâcheté. De la même façon il pardonne nos erreurs et ne tient pas compte de nos faiblesses dès lors que nous sommes prêts à reconnaître nos péchés, à nous en repentir et à accepter humblement son pardon et sa grâce.

3^e station. Devant Caïphe

Mt 26, 57-68 : Ceux qui avaient arrêté Jésus l'amenèrent devant Caïphe, le grand prêtre, chez qui s'étaient réunis les scribes et les anciens. Quant à Pierre, il le suivait de loin, jusqu'au palais du grand prêtre ; il entra dans la cour et s'assit avec les serviteurs pour voir comment cela finirait. Les chefs des prêtres et tout le grand conseil cherchaient un faux témoignage contre Jésus pour le faire condamner à mort. Ils n'en trouvèrent pas ; pourtant beaucoup de faux témoins s'étaient présentés. Finalement il s'en présenta deux, qui déclarèrent : « Cet homme a dit : 'Je peux détruire le Temple de Dieu et, en trois jours, le rebâtir.' » Alors le grand prêtre se leva et lui dit : « Tu ne réponds rien à tous ces témoignages portés contre toi ? » Mais Jésus gardait le silence. Le grand prêtre lui dit : « Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Messie, le Fils de Dieu. » Jésus lui répond : « C'est toi qui l'as dit ; mais en tout cas, je vous le déclare : désormais vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du Tout-Puissant et venir sur les nuées du ciel. » Alors le grand prêtre déchira ses vêtements, en disant : « Il a blasphémé ! Pourquoi nous faut-il encore des témoins ? Vous venez d'entendre le blasphème ! Quel est votre avis ? » Ils répondirent : « Il mérite la mort. » Alors ils lui crachèrent au visage et le rouèrent de coups ; d'autres le giflèrent en disant : « Fais-nous le prophète, Messie ! qui est-ce qui t'a frappé ? »

*

Depuis la sentence inique du Sanhédrin contre Jésus, être condamné pour blasphème est un honneur. Que de vies sacrifiées au nom de la religion, tout au long de l'histoire ! Que de personnes souffrent de nos jours encore de la violence des misanthropes qui se prennent pour de religieux et expliquent la haine de leurs semblables par la défense de la pureté de la foi. Il serait bon que les martyrs du fondamentalisme sachent qu'un homme eut le même sort, il y a deux mille ans à Jérusalem, qu'il fut torturé et tué, mais qu'il s'est relevé de la mort. Le Fils de Dieu, condamné par un tribunal religieux, sacrifié par un grand-prêtre, vit aujourd'hui. Il a promis : « Bienheureux les persécutés pour la justice, car ils seront appelés fils de Dieu ». Il tient ses promesses : persécuté lui-même, il offre aux sacrifiés une nouvelle vie, il les accueille en frères dans le royaume du Père.

4^e station. Le reniement de Pierre

Mt 26, 69-75 : Quant à Pierre, il était assis dehors dans la cour. Une servante s'approcha de lui : « Toi aussi, tu étais avec Jésus le Galiléen ! » Mais il nia devant tout le monde : « Je ne sais pas ce que tu veux dire. » Comme il se retirait vers le portail, une autre le vit et dit aux gens qui étaient là : « Celui-ci était avec Jésus de Nazareth. » De nouveau, Pierre le nia : « Je jure que je ne connais pas cet homme. » Peu après, ceux qui se tenaient là s'approchèrent de Pierre : « Sûrement, toi aussi, tu fais partie de ces gens-là ; d'ailleurs ton accent te trahit. » Alors, il se mit à protester violemment et à jurer : « Je ne connais pas cet homme. » Aussitôt un coq chanta. Et Pierre se rappela ce que Jésus lui avait dit : « Avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois. » Il sortit et pleura amèrement.

*

La lamentation de Pierre – si admirablement imaginée, avec les paroles d'un poète italien, par le compositeur franco-flamand Roland de Lassus dans *Les Larmes de San Pietro* – est cette bienheureuse affliction à laquelle succède inévitablement une perpétuelle consolation. Jésus parlait de cette sorte d'affliction lorsqu'il disait : « Bienheureux les affligés, car ils seront consolés ». Pour saint Siméon le Nouveau Théologien, moine de Constantinople au X^e siècle et docteur de l'Église, ce chagrin salutaire est le sentiment de ceux qui, mesurant l'ampleur de leur faiblesse, se découvrent « indignes d'accueillir Dieu, de lui rendre grâce et de le glorifier ». Celui qui se rend compte de sa pauvreté, « qui juge ainsi de lui-même <...>, il s'affligera de l'affliction véritablement et suprêmement bienheureuse, celle qui reçoit la consolation et rend l'âme douce ».

5^e station. Devant Pilate

Mt 27, 11-26 : On fit comparaître Jésus devant Pilate, le gouverneur, qui l'interrogea : « Es-tu le roi des Juifs ? » Jésus déclara : « C'est toi qui le dis. » Mais, tandis que les chefs des prêtres et les anciens l'accusaient, il ne répondit rien. Alors Pilate lui dit : « Tu n'entends pas tous les témoignages portés contre toi ? » Mais Jésus ne lui répondit plus un mot, si bien que le gouverneur était très étonné. Or, à chaque fête, celui-ci avait coutume de relâcher un prisonnier, celui que la foule demandait. Il y avait alors un prisonnier bien connu, nommé Barabbas. La foule s'étant donc rassemblée, Pilate leur dit : « Qui voulez-vous que je vous relâche : Barabbas ? ou Jésus qu'on appelle le Messie ? » Il savait en effet que c'était par jalousie qu'on l'avait livré. Tandis qu'il siégeait au tribunal, sa femme lui fit dire : « Ne te mêle pas de l'affaire de ce juste, car aujourd'hui j'ai beaucoup souffert en songe à cause de lui. » Les chefs des prêtres et les anciens poussèrent les foules à réclamer Barabbas et à faire périr Jésus. Le gouverneur reprit : « Lequel des deux voulez-vous que je vous relâche ? » Ils répondirent : « Barabbas ! » Il reprit : « Que ferai-je donc de Jésus, celui qu'on appelle le Messie ? » Ils répondirent tous : « Qu'on le crucifie ! » Il poursuivit : « Quel mal a-t-il donc fait ? » Ils criaient encore plus fort : « Qu'on le crucifie ! » Pilate vit que ses efforts ne servaient à rien, sinon à augmenter le désordre ; alors il prit de l'eau et se lava les mains devant la foule, en disant : « Je ne suis pas responsable du sang de cet homme : cela vous regarde ! » Tout le peuple répondit : « Son sang, qu'il soit sur nous et sur nos enfants ! » Il leur relâcha donc Barabbas ; quant à Jésus, il le fit flageller, et le leur livra pour qu'il soit crucifié.

*

Les gens qui vociféraient dans la cour du palais du gouverneur : « Son sang, qu'il soit sur nous et sur nos enfants ! », ils ignoraient la paradoxale propriété de ce sang, aux effets imprévisibles. Dieu

a voulu qu'il soit celui de la nouvelle alliance. « Le sang de Jésus, son Fils, nous purifie de tout péché » (1 Jn 1, 7). Ceux qui réclamaient la mort de Jésus ne savaient pas qu'ils accomplissaient la volonté de la divine Trinité et, sans en avoir la moindre intention, coopéraient à la rédemption de tout le genre humain. C'est la manifestation la plus sublime de la Sagesse de Dieu : même le mal, elle parvient à le faire servir son plan de salut. « Là où le péché s'est multiplié, la grâce a surabondé » (Rm 5, 20).

6^e station. Flagellation et Couronne d'épines

Mt 27, 27-30 : Alors les soldats du gouverneur emmenèrent Jésus dans le prétoire et rassemblèrent autour de lui toute la garde. Ils lui enlevèrent ses vêtements et le couvrirent d'un manteau rouge. Puis, avec des épines, ils tressèrent une couronne, et la posèrent sur sa tête ; ils lui mirent un roseau dans la main droite et, pour se moquer de lui, ils s'agenouillaient en lui disant : « Salut, roi des Juifs ! » Et, crachant sur lui, ils prirent le roseau, et ils le frappaient à la tête.

*

La couronne d'épines est l'aboutissement cruel du malentendu entre Jésus et ses contemporains sur la nature de sa mission et de sa royauté.

Pourtant, quelques jours auparavant, le Seigneur avait averti le peuple de Jérusalem qu'il ne serait pas le roi à la manière dont la plupart l'attendait. Il l'a fait en entrant dans la ville sainte assis sur un petit âne. Jésus roi est venu non pas pour être servi, mais pour servir. La croix est son trône. La mort est l'apogée de sa gloire. Le tombeau est sa chambre nuptiale. Jésus ne domine pas les nations, il les réunit avec Israël en un seul peuple. Pour une partie des habitants de Jérusalem, ce roi insolite fut un espoir, pour quelque temps. Aux yeux des docteurs de la Loi et des anciens, il était l'anti-Messie, l'anti-Christ, le blasphémateur. Mais « pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs, il est le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu » (1 Co 1, 24).

7^e station. Jésus chargé de sa croix

Mt 27, 31 : Quand ils se furent bien moqués de lui, ils lui enlevèrent le manteau, lui remirent ses vêtements, et l'emmenèrent pour le crucifier.

*

Vénérons, frères et sœurs, les souffrances du Seigneur Jésus-Christ, aidés par ce cantique pascal de l'Église de Jérusalem : « Qu'à cet instant toute chair fasse silence, qu'elle se tienne avec crainte et tremblement, car voici que le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs s'avance pour être immolé ». « C'est pour vous que le Christ a souffert ; il vous a laissé un modèle afin que vous suiviez ses traces <...> Lui-même a porté nos péchés, dans son corps, sur le bois, afin que, morts à nos péchés, nous vivions pour la justice. Par ses blessures, nous sommes guéris. » (1 P 2, 21 et 24).

8^e station. Jésus aidé par Simon de Cyrène

Mt 27, 32 : En sortant, ils trouvèrent un nommé Simon, originaire de Cyrène, et ils le réquisitionnèrent pour porter la croix.

*

Cher Simon, je pense à toi chaque fois que je lis ce psaume : « Heureux qui prend soin du pauvre et du faible : le Seigneur le sauve au jour du malheur ! » (Ps 40, 1). Jésus nous demandait à nous

charger de notre croix ; tu as eu la grâce plus grande de porter la sienne. Tu partages désormais sa béatitude.

Mais je sais que c'est à toi, ô mon Jésus, que ces paroles sont adressées. Tu as voulu, Seigneur, participer aux souffrances des pauvres et des faibles ; tu es devenu un d'entre eux. C'est pour cela que tu endures tout cela. Mais les paroles finales de ce psaume sont aussi les tiennes, je le crois ; qui aurait plus de raisons que toi, au matin de ta Pâques, de dire au Père céleste : « Dans mon innocence tu m'as soutenu et rétabli pour toujours devant ta face. Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, depuis toujours et pour toujours ! Amen ! Amen ! »

9^e station. Jésus et les femmes de Jérusalem

Lc 23, 27-31 : Le peuple, en grande foule, le suivait, ainsi que des femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur Jésus. Il se retourna et leur dit : « Femmes de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ! Pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ! Voici venir des jours où l'on dira : 'Heureuses les femmes stériles, celles qui n'ont pas enfanté, celles qui n'ont pas allaité !' Alors on dira aux montagnes : 'Tombez sur nous', et aux collines : 'Cachez-nous'. Car si l'on traite ainsi l'arbre vert, que deviendra l'arbre sec ? »

*

Ah, ce célèbre *Filiae Ierusalem, nolite flere super me*, qui a ému et inspiré tant de vos talentueux prédécesseurs ! Beaucoup de femmes au-delà de Jérusalem ont été touchées et transfigurées par cet avertissement du Christ. Dès lors et jusqu'à nos jours, elles sont nombreuses à suivre Jésus dans sa Passion, à tout abandonner, à souffrir et à même mourir pour son nom. Une d'elles est votre sainte patronne, Élisabeth de Hongrie, qui, à la fin de sa vie, trouva la consolation dans la plus profonde pauvreté et humilité et mourut d'épuisement, en servant les nécessiteux et les malades. Les larmes de ces filles de Jérusalem, répandues à travers le monde, ne restent pas stériles : jointes à celles du Christ, elles soignent beaucoup de blessures.

Protège, ô Dieu, toutes les femmes qui pleurent non pas par compassion, mais à cause de la violence subie, viens vite essuyer les larmes de leurs yeux et donne-nous les moyens de venir à leur secours.

10^e station. Jésus est crucifié

Mt 27, 33-36 : Arrivés à l'endroit appelé Golgotha, c'est-à-dire : Lieu-du-Crâne, ou Calvaire, ils donnèrent à boire à Jésus du vin mêlé de fiel ; il en goûta, mais ne voulut pas boire. Après l'avoir crucifié, ils se partagèrent ses vêtements en tirant au sort ; et ils restaient là, assis, à le garder.

*

Jésus disait à ses disciples : « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit tué, et que, le troisième jour, il ressuscite » (Lc 9, 22) Pourquoi cette fatalité ? Pourquoi le Christ devait-il mourir d'une mort violente ? N'y avait-il aucune autre solution ? Si, une autre solution existe toujours. Il n'y a pas de fatalité.

La Croix du Christ n'est pas une contrainte, mais un choix. Ce n'est pas le choix du Sanhédrin, ni de Pilate, ni de Juda. C'est le choix du Fils lui-même, de son Père et de l'Esprit. Quelle en est la raison ? L'amour. C'est pour cette seule raison que l'univers existe. La création de l'homme se

poursuit au Golgotha. Pour que le monde existe, Dieu a accepté de ne pas être tout. Il a commencé à se faire pauvre en créant le monde ; il s'est totalement dépouillé sur la Croix. Pour que l'homme puisse à nouveau être uni à la divinité, être la même chose que Dieu, le Fils est devenu homme ; sur la Croix, il a montré jusqu'où peut aller l'amour de Dieu. « Alors que nous n'étions encore capables de rien, le Christ, au temps fixé par Dieu, est mort pour les impies que nous étions. Accepter de mourir pour un homme juste, c'est déjà difficile ; peut-être quelqu'un s'exposerait-il à mourir pour un homme de bien. Or, la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ est mort pour nous, alors que nous étions encore pécheurs » (Rm 5, 6-8).

11^e station. Les deux larrons

Mt 27, 37-44 : Au-dessus de sa tête on inscrit le motif de sa condamnation : « Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs. » En même temps, on crucifie avec lui deux bandits, l'un à droite et l'autre à gauche. Les passants l'injuriaient en hochant la tête : « Toi qui détruis le Temple et le rebâties en trois jours, sauve-toi toi-même, si tu es Fils de Dieu, et descends de la croix ! » De même, les chefs des prêtres se moquaient de lui avec les scribes et les anciens, en disant : « Il en a sauvé d'autres, et il ne peut pas se sauver lui-même ! C'est le roi d'Israël : qu'il descende maintenant de la croix et nous croirons en lui ! Il a mis sa confiance en Dieu ; que Dieu le délivre maintenant s'il l'aime ! Car il a dit : 'Je suis Fils de Dieu.' » Les bandits crucifiés avec lui l'insultaient de la même manière.

*

Selon Matthieu, les deux bandits crucifiés avec Jésus l'insultaient. Pourquoi ? La dépendance au mal peut-elle être aussi forte pour subsister même au seuil de la mort, même dans les supplices ? Apparemment oui. Vous avez là un monstrueux exemple de la captivité de l'esprit.

Luc affirme, en revanche, qu'un des larrons parvint à s'affranchir *in extremis* et à éprouver de la compassion pour son compagnon de supplice, injustement condamné. « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton Royaume. » - « Amen, je te le dis : aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis. » Dialogue inouï entre deux agonisants. Quelle foi dans les deux cas ! La foi à déplacer les montagnes, à vaincre la mort. La foi du bon larron est la plus pure qui soit. Il a cru à la promesse d'un mourant. Ici pas de miracles, pas de guérisons. Que la foi, parfaitement gratuite, absolue.

12^e station. Jésus avec sa Mère et saint Jean

Jn 19, 25-27 : Or, près de la croix de Jésus se tenait sa mère, avec la soeur de sa mère, Marie femme de Cléophas, et Marie Madeleine. Jésus, voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voici ton fils. » Puis il dit au disciple : « Voici ta mère. » Et à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui.

*

« Qui pourrait dans l'indifférence contempler la souffrance de la Mère auprès de son Fils ? <...> Elle vit l'Enfant bien-aimé mourant seul, abandonné, et soudain rendre l'esprit. » À l'instar de cette sublime hymne occidentale, la liturgie orientale médite aussi sur la douleur et l'espérance de Marie au Golgotha. Comme dans cette stichère du Vendredi Saint : « Ô Christ, en te voyant suspendu sur la croix, toi, le divin Créateur de l'univers, la Vierge Mère s'écrie amèrement : Ô mon Fils, où est passée ta beauté ? Comment souffrirai-je de te voir injustement crucifié ? Hâte-toi de te lever, afin que je puisse contempler ta résurrection d'entre les morts, le troisième jour ! »

13^e station. Jésus meurt sur la croix

Mt 27, 45-56 : A partir de midi, l'obscurité se fit sur toute la terre jusqu'à trois heures. Vers trois heures, Jésus cria d'une voix forte : « Éli, Éli, lama sabactani ? », ce qui veut dire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Quelques-uns de ceux qui étaient là disaient en l'entendant : « Le voilà qui appelle le prophète Élie ! » Aussitôt l'un d'eux courut prendre une éponge qu'il trempa dans une boisson vinaigrée ; il la mit au bout d'un roseau, et il lui donnait à boire. Les autres dirent : « Attends ! nous verrons bien si Élie va venir le sauver. » Mais Jésus, poussant de nouveau un grand cri, rendit l'esprit. Et voici que le rideau du Temple se déchira en deux, du haut en bas ; la terre trembla et les rochers se fendirent. Les tombeaux s'ouvrirent ; les corps de nombreux saints qui étaient morts ressuscitèrent, et, sortant des tombeaux après la résurrection de Jésus, ils entrèrent dans la ville sainte, et se montrèrent à un grand nombre de gens. A la vue du tremblement de terre et de tous ces événements, le centurion et ceux qui, avec lui, gardaient Jésus, furent saisis d'une grande crainte et dirent : « Vraiment, celui-ci était le Fils de Dieu ! » Il y avait là plusieurs femmes qui regardaient à distance : elles avaient suivi Jésus depuis la Galilée pour le servir. Parmi elles se trouvaient Marie Madeleine, Marie, mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée.

*

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Grégoire de Nazianze, un des plus grands docteurs de l'Église indivise, est convaincu que cette ultime clameur du Seigneur, telle que Matthieu l'a retenue, est la manifestation de la communion totale de Dieu à la souffrance des hommes : « Il n'est pas abandonné soit par son Père, soit <...> par sa divinité, comme si elle craignait la mort et, pour cette raison, se retirerait de celui qui souffre <...>, mais il nous représente : nous étions d'abord abandonnés et méprisés, puis maintenant nous sommes assumés et sauvés par les souffrances de celui qui ne peut souffrir ».

14^e station. Jésus est mis au tombeau

Mt 27, 57-66 : Le soir venu, arriva un homme riche, originaire d'Arimathie, qui s'appelait Joseph, et qui était devenu lui aussi disciple de Jésus. Il alla trouver Pilate pour demander le corps de Jésus. Alors Pilate ordonna de le lui remettre. Prenant le corps, Joseph l'enveloppa dans un linceul neuf, et le déposa dans le tombeau qu'il venait de se faire tailler dans le roc. Puis il roula une grande pierre à l'entrée du tombeau et s'en alla. Cependant Marie Madeleine et l'autre Marie étaient là, assises en face du tombeau. Quand la journée des préparatifs de la fête fut achevée, les chefs des prêtres et les pharisiens s'assemblèrent chez Pilate, en disant : « Seigneur, nous nous sommes rappelés que cet imposteur a dit, de son vivant : 'Trois jours après, je ressusciterai.' Donne donc l'ordre que le tombeau soit étroitement surveillé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent voler le corps et ne disent au peuple : 'Il est ressuscité d'entre les morts.' Cette dernière imposture serait pire que la première. » Pilate leur déclara : « Je vous donne une garde ; allez, organisez la surveillance comme vous l'entendez. » Ils partirent donc et assurèrent la surveillance du tombeau en mettant les scellés sur la pierre et en y plaçant la garde.

*

Pendant que vous contemplez Jésus déposé dans le tombeau, ou plutôt que vous l’y accompagniez, aux côtés de Marie, je vais essayer de conforter votre espérance avec les paroles de consolation, destinées à elle, sa Mère, qu’un des plus beaux hymnes byzantins de Pâques place dans la bouche de Jésus : « Ne me pleure pas, ô Mère, bien que tu vois gisant dans le tombeau le Fils que tu avais conçu de merveilleuse façon, car je ressusciterai et serai glorifié, et dans ma gloire divine j’exalterai pour l’éternité les fidèles qui t’aiment ».